

The Thrush and the Nightingale.Traduction française annotée.

Marie-Françoise Alamichel

▶ **To cite this version:**

Marie-Françoise Alamichel. The Thrush and the Nightingale.Traduction française annotée.. 2008. hal-01552374

HAL Id: hal-01552374
https://hal.science/hal-01552374

Submitted on 19 Jul 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Traduction de *The Thrush and the Nightingale*
(National Library of Scotland Adv MS 19.2.1)

Marie-Françoise Alamichel
Université Paris Est

Introduction

Le débat devint l'un des genres caractéristiques du Moyen Âge en prolongement de la poésie pastorale latine comme celle de Théocrite ou de Virgile (3e *Bucolique*) et leurs concours (qui concernent souvent le chant) entre bergers. La renaissance carolingienne apprécia beaucoup ce genre et les intellectuels composèrent de nombreuses « disputes » en latin comme, par exemple, le *Conflictus Veris et Hiemis* de la fin du VIIIe siècle qui oppose printemps et hiver et qui est habituellement attribué à Alcuin. La poésie vieil-anglaise a utilisé la forme du débat et il nous est parvenu les poèmes *Soul & Body* du Vercelli Book ou du Livre d'Exeter du Xe siècle. Citons aussi le *Colloquium* d'Aelfric (955 ?-1020 ?), dialogue entre un maître d'école et ses élèves conçu pour servir d'exercice de conversation latine. La mode des débats connut un nouvel élan avec l'apparition et le développement des universités. Tout l'enseignement médiéval était fondé sur la méthode des questions/réponses. Le *Sic et Non* de Pierre Abélard (1079-1142) qui montrait comment concilier les autorités ecclésiastiques divergentes lança ainsi la mode des *disputationes* universitaires. La dialectique – ou art de raisonnement – recouvre à peu près le même domaine que la logique mais suppose, en plus la discussion, l'échange, la dispute.

Le manuscrit Auchinleck comporte un autre débat : celui qui oppose l'âme et le corps dans *þe desputisoun bitven þe bodi and þe soule*. *The Owl and the Nightingale* est le plus ancien débat en moyen anglais (composé entre la mort d'Henry II [1189] et l'accession au trône d'Henry III [1216]). Ce poème, beaucoup plus long que celui de *The Thrush and the Nightingale* (1794 octosyllabes contre 32 strophes de 6 vers (= 192 vers) pour la version la plus complète), met aussi face à face deux oiseaux et aborde à partir du vers 1331 la question des femmes et de l'amour. Dans notre poème, plus tardif, la grive et le rossignol discutent des mérites et des défauts des femmes.

Parlant du XIe siècle, Georges Duby a écrit que « dans la symbolique du péché se réunissent deux natures perverses, celle de la femme et celle de l'animal. En un temps où se développe l'exhortation à la chasteté, dont on fait la grande vertu de l'homme de Dieu et que l'on propose comme l'une des voies majeures de la pénitence salvatrice, Ève tend en effet à se confondre avec le serpent qui l'a tentée » (G. Duby, *Le Moyen Age, adolescence de la chrétienté occidentale 980-1140*, Genève : Editions d'Art Albert Skira, 1967, rééd. 1984, p. 64). La grive de notre poème adopte une position antiféministe très stricte insistant sur l'apparence trompeuse, hypocrite, voire satanique des femmes. À la même époque, *Ancrene Riwle* (*Le Guide des recluses*) ou *Hali Meidenhad* (*Virginité sacrée*) condamnent, pour des raisons différentes, le mariage et celles qui s'adonnent au jeu de la séduction. *Le Guide des recluses* est une règle de vie écrite pour trois sœurs qui souhaitaient renoncer au monde et vivre cloîtrer auprès d'une église. L'auteur montre une grande considération pour ces trois nobles dames. Il n'en contient pas pour autant une véritable mise en garde contre les faiblesses humaines pour tout ce qui touche à l'amour. Ève fut la première trompée par ses sens (« Cette pomme, chères sœurs, symbolise, tout ce qui aiguise les désirs coupables et la délectation dans le péché. Lorsque vous regardez un homme, vous êtes dans la position d'Eve »). *Virginité sacrée* exalte la virginité non point pour conseiller la vie ascétique et mystique mais pour condamner, sur un ton plutôt acerbe, le mariage et ses difficultés. Tout sentiment devient sensualité brutale, penchant effréné pour la luxure (« Chaque désir charnel et appétence luxurieuse qui surgit en toi est une flèche du démon mais il ne blesse que ceux qui s'attachent à lui »). À l'opposé de cette conception, la *fin'amor* des poètes lyriques et romanciers des XIIe et XIIIe siècles présente une image sublimée de la femme dont les mérites, la noblesse et la

beauté sont célébrés. La dame allie perfection morale et beauté physique : le Bien et le Beau sont alors synonymes.

Ni l'une ni l'autre de ces deux conceptions excessives ne reflète la réalité. Mais elles permettent de mettre en scène nos deux oiseaux et de les opposer à tout point de vue. La grive est un mâle (c'est un *þrostel cok*), le rossignol est désigné sous le pronom féminin *hoe* dans la version du Ms Digby 86. De façon amusante le texte du manuscrit Digby s'ouvre en français par « Ci comence le cuntent parentre la Mauuis et la Russinole » utilisant, par conséquent, deux articles féminins (alors que les dictionnaires d'ancien français donnent tous le genre masculin pour *mauvis*, masculin pour *ross(e)ignol* et féminin pour *rosseignole* – femelle du rossignol) mais le français moderne m'oblige à utiliser le genre grammatical masculin pour les deux oiseaux. Le rossignol se présente comme raffiné, hôte légitime du verger et du jardin alors que la grive ne mérite que de retourner dans les champs. Dans la conception médiévale, le jardin est « le lieu privilégié ou se tissent les liens d'amour mais c'est aussi un endroit propice à la création artistique où le poète, retiré du monde, se consacre tout entier à la composition. (…) La présence de la fontaine rend encore plus tangible la capacité du jardin à constituer pour l'être humain un lieu protecteur où il peut préserver la paix de son âme, épanouir sa créativité et maintenir sa santé » (Marie-Thérèse Gousset, *Eden. Le jardin médiéval à travers l'enluminure, XIII^e^ -XIV^e^ siècle*, Paris : Albin Michel, 2001, p. 16 et p. 30). Ce lieu civilisé, dessiné, ordonné par l'homme est un territoire frontière entre le monde de la nature et celui de la culture. Il s'oppose aux champs ou à la forêt sauvage pleine de dangers et de pièges – où la grive est envoyée après avoir été vaincue.

La grive reprend les arguments des antiféministes et affirme que bien que belles, les femmes sont toutes déloyales et perfides tandis que le rossignol se fait le chantre de l'amour et prend la défense des jeunes filles et des épouses. Pour gagner la partie, la grive fait appel à des autorités et à l'Histoire : elle cite ainsi Alexandre le Grand, l'empereur Constantin, Sire Gauvain et la Bible (Adam et Samson). Le rossignol se contente de généralités sur l'amour courtois et la douceur des femmes. La grive est d'ailleurs prise en flagrant délit d'hypocrisie lorsqu'elle souligne qu'elle a obtenu toutes les faveurs espérées dans les chambres des dames : « elles se laissent aller au péché, en cachette, / contre une petite récompense ». C'est la grive qui introduit la religion en faisant référence à « Adam », « Jésus-Christ » au « Livre Saint » et au « Paradis ». Ceci permet au rossignol de sortir sa touche décisive : la mention de la Vierge Marie. Les poèmes religieux du XIII^e^ siècle anglais témoignent de l'intérêt porté alors à Marie. Les très beaux poèmes lyriques du manuscrit Harley 2253, par exemple, chantent le Christ et sa mère. Marie y est une figure rayonnante, aimante, une seconde Ève venue réparer les erreurs de la première. Cette idée dérive probablement de l'épître aux Romains 5 :12-21 dans laquelle il est dit que Jésus « répare la faute d'Adam ». Le jeu de miroir Ave / Eva explique aussi l'usage abondant de l'anagramme. Dans tous ces poèmes, Marie est décrite comme une jeune fille douce, pure et très belle. Les images et métaphores sont celles de la poésie amoureuse profane : dans les poèmes chantant la Nativité, Marie est associée au printemps, au renouveau, elle est comparée à des fleurs (une rose sans épine), à la rosée que le soleil ne parvient pas à sécher. Dans les poèmes d'adoration, on retrouve cette interdépendance entre le religieux et le profane : les poètes se disent esclaves de Marie en parlant d'elle comme de leur bien aimée. Le recours à Marie permet à notre rossignol de l'emporter et d'énoncer le verdict : la grive sera chassée du bosquet. Michael Swanton (*English Literature before Chaucer*, Londres : Longman, 1987, p. 261) rappelle que le rossignol symbolisait à l'époque l'adorateur du Christ : l'hymne *Philomena* composé par le Franciscain et Archevêque de Canterbury, John Peckham, représente l'âme sous les traits d'un rossignol qui chante la Passion du Christ, se consume d'amour pour le Seigneur et meurt, à l'aube, le cœur brisé.

Notre poème se trouve dans deux manuscrits : le premier, conservé à la Bodleian Library d'Oxford – Ms Digny 86 – date de la fin du XIII^e^ siècle et le poème comporte 192 vers. Le second, celui d'Auchinleck ne propose plus que 74 vers suite à la perte de 5 feuilles. Ces 74 vers ne concordent pas exactement avec la version du Ms Digby qui n'est donc pas la source de notre texte. Le poème est divisé en strophes de six vers qui riment aabccb.

La Grive et le rossignol

Traduction et notes de Marie-Françoise Alamichel (Professeur à l'Université Paris Est-Marne-la-Vallée).
Le texte du Ms Auchinleck étant très incomplet, la traduction[1] est fondée sur le manuscrit Digby 86 de la Bodleian Library (Oxford) pour les passages manquants.
¶ indique le début des strophes.

L .... wiþ loue		L'été est de retour, apportant amour au village ;
Wiþ blosme & wiþ briddes roun; f.279va		Fleurs et chants d'oiseaux.[2]
Þe notes of þe hasel springeþ,		Les noisettes pointent,
Þe dewes derken in þe dale,		La rosée se tapit dans la vallée.
Þe notes of þe niȝtingale;	5	Et, plein de l'appétence du rossignol[3],
Þis foules miri singeþ.		Les oiseaux chantent gaiement.[4]
¶Ich herd a striif bitvixen to,		J'ai entendu un débat qui en opposait deux
Þat on of wele, þat oþer of wo,		– Le premier remporta la victoire, le second sortit affligé[5] –
Bitven hem to yfere;		Qui opposait deux compagnons.
Þat on herieþ wimen þat ben hende,	10	Le premier louait les femmes parce qu'elles sont charmantes,
Þat oþer he wald fawe schende;		Le second cherchait, avec force, à les déshonorer.
Þis strif ȝe mow yhere.		
¶Þe niȝtingale haþ ynome		Le premier porte le nom de rossignol[6],

[1] Déjà publiée pour grande partie dans M.-F. Alamichel & J. Bidard, *Des Animaux et des hommes*, Paris : Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1998, pp. 113-118.
[2] Ces deux premiers vers sont identiques au début du poème « *Lenten ys come with Love to Toune* » du manuscrit Harley 2253 de la British Library du début du XIVe siècle.
[3] Dans les textes vieil-anglais, c'est le coucou qui annonce le printemps (*The Seafarer*, vers 48-55, *The Husband's Message* vers 23-24, *Guthlac A* vers 743-746). C'est encore le cas dans les poèmes du début de la période moyen-anglaise (« *Sumer is icumen in* » date de 1225). A partir de la fin du XIIIe siècle, le rossignol prend la place du coucou.
[4] La *reverdie* est un genre répandu au Moyen Age. On y chante le retour des beaux jours qui incitent à l'amour.
Les exemples anglais les plus célèbres proviennent de poèmes lyriques, « *Mirie it is while sumer ilast* » (Oxford, Bodleian Library, MS Rawlinson), « Alysoun » (British Library, Harley 2253) : le printemps est là (« *bytuene Mersh and Aueril* », les bourgeons pointent, on entend le chant d'un « *lutel foul* » ; le narrateur souffre de « *loue longinge* » qui le prive de sommeil : la source de sa joie et de sa souffrance est une belle Alysoun, le rondeau « *sumer is icumen in* » (British Library, Ms Harley 978) où le coucou symbolise le renouveau et le chant. Ajoutons les ouvertures des visions de Chaucer, en particulier *The Book of the Duchess* (vers 36-140), sans oublier les premiers vers du prologue des *Canterbury Tales*.
[5] Les auteurs médiévaux ne se soucient pas du suspense. L'issue du débat est donné avant même que celui-ci n'ait commencé.
[6] Le rossignol est mentionné dans de nombreux bestiaires du Moyen-Age (http://bestiary.ca/). Les principaux manuscrits anglais qui le présentent sont Aberdeen University Library Ms 24, Bodleian Library Ms Ashmole 1511, Bodleian Library Ms Bodley 764, St John's College (Oxford) Library Ms 178 & Ms 61, British Library Sloane Ms 3544, Corpus Christi College (Cambridge) Library Ms 53, Fitzwilliam Museum (University of Cambridge) Ms 254. Le rossignol est salué pour son chant qui annonce le lever du soleil ; à l'aube, en effet, il peut chanter avec un tel enthousiasme qu'il manque d'en mourir. Pendant la nuit, c'est une sentinelle toujours aux aguets qui se prive de sommeil pour maintenir ses œufs au chaud. Il est comparé à une mère indigente et vertueuse qui se sacrifie pour ses

To speke for wimen atte frome, Of schame he wald hem were; Þe þrustel cok he spekeþ ay, He seyt bi niȝtes & bi day Þat þai ben fendes fere; ¶For þai bitraien eueri man Þat mest bileueþ hem on. Þei þai be milde of chere Þai ben fals & fikel to fond & wircheþ wo in eueri lond; It were better þat hye nere.	15 20	Et il voulait les protéger de toute infamie Et les laver de toute faute. La grive[7] répondit que, jour et nuit, Elles sont les compagnes fidèles du Diable. Car elles trompent tous les hommes Qui leur font toute confiance. En dépit d'une apparence plaisante ; Elles se révèlent inconstantes et déloyales. Elles apportent désolation en tout lieu. Ce serait mieux si elles n'existaient pas.
Þe Niȝtingale ¶'Schame it is to blame leuedi, For þai ben hende of curtaisi; Y rede þat þou lete. Nas neuer breche non so strong, No wiþ riȝt, no wiþ wrong Þat wimen no miȝt bete; ¶Ysauȝten hem þat ben wroþe & makeþ leue þat is loþe - Wiþ game men schuld hem grete. Þis warld were nouȝt ȝif wimen nere, {f.279vb} Ymaked þai ben to mannes fere; Nis noþing half so swete.'	25 30	Le rossignol « C'est une honte de blâmer les dames Car elles sont gracieuses et courtoises. Je te conseille de renoncer : On n'a jamais vu faute si grande, Intentionnelle ou non, Qu'une femme n'ait pu réparer. Elles réconfortent ceux qui sont mécontents – Nobles ou humbles – Elles savent les accueillir avec affection. Ce monde ne serait rien si les femmes n'existaient pas ; Elles furent créées pour être les compagnes des hommes[8]. Rien n'est plus doux qu'elles »
[The Thrush] ¶'I may wimen heri nouȝt For þai ben fals & fikel of þouȝt, So me is don to vnderstond, & take witnes of mani & fele Þat riche were of worldes wele & fre to senden hem sond.	35	(*grive*) « Je ne peux pas glorifier les femmes Car je considère leurs pensées perfides et sournoises, Et je sais que j'ai raison. Je pourrais citer de multiples exemples D'hommes puissants et prospères

enfants et cherche à oublier sa pauvreté par des chants nocturnes : cette femme lui est très inférieure pour les trilles mais elle l'égale en dévouement maternel.

[7] Aucun bestiaire ne présente la grive (alors que les oiseaux y sont en nombre). D'après B. Rowland (« Chaucer's Throstil Old and otherBirds », *Mediaeval Studies*, 1962, pp. 381-384), la grive symbolisait la dispute, la querelle.

[8] Genèse, 2: 18-24.

¶Þei þai ben fair & briȝt in hewe, Þai ben fals fikel vntrewe & worcheþ wo in ich lond. King Alisaunder meneþ him of hem; In þe world nis non so crafti men No non so riche of lond.’	40 45	Auxquels des femmes firent perdre leur dignité. Leur apparence extérieure est harmonieuse et rayonnante, Mais leurs pensées sont fausses et déloyales. Et elles apportent la désolation en tout lieu. Le roi Alexandre[9] s’est lamenté à leur sujet. Il n’y eut jamais sur terre homme plus habile Et à la tête d’un plus grand nombre de territoires. »
Þe Niȝtingale ¶‘Þrustelkok þou art wode Or þou canst to litel gode Wimen for to schende. It is þe best drurie & mest þai cun of curteisie, Nis noþing also hende. ¶Her loue is swetter, ywis, Þan þe braunche of licoris; Lofsum þai ben & hende. Wele swetter is her breþ Þan ani milke oþer meþ, louelich in armes to wende.’	 50 55 	Le rossignol[10] « Grive, tu as perdu la raison Ou bien tu ne connais pas grand-chose Pour ainsi dénigrer les femmes. Elles offrent le plus doux des sentiments Et sont expertes en courtoisie. Il n’y a rien de plus gracieux. Leur amour est plus doux, en vérité, Qu’un bâton de réglisse. Elles sont dignes d’éloges et charmantes, Leur souffle est plus doux Que n’importe quel lait ou vin de miel. C’est si bon d’être pris dans les bras.
	   60	Le rossignol « Oiseau, je te trouve détestable De raconter de telles histoires.

[9] Alexandre le Grand (356-323 av. J.C.) a fasciné le Moyen Age. La source des auteurs médiévaux remonte à une version en grec du pseudo Callisthène (IIIe siècle de notre ère), *Le Roman d’Alexandre*, traduite en latin au IVe siècle par Jules Valère (*Res gestae Alexandri Magni*). C’est une version abrégée de cette histoire d’Alexandre qui connut une très grande vogue dans tout l’Occident médiéval. Il y a peu de place pour les femmes dans *Le Roman d’Alexandre*, seules jouent un véritable rôle la mère d’Alexandre, Olympias, et la reine Candace à laquelle Alexandre rend visite à la fin de sa campagne d’Orient. Candace parvient, grâce à une ruse, à avoir une courte liaison avec le grand conquérant.
Une autre traduction latine du Xe siècle fut ensuite revue et augmentée pour devenir l’*Historia de Preliis Alexandri Magni*. Le roman moyen-anglais *Kyng Alisaunder* (dont les 259 derniers vers se trouvent dans le Ms Auchinleck, le manuscrit le plus complet étant celui de la Bodleian Library Ms Laud Misc 622 avec ses 8021 vers) est essentiellement fondé sur cette source. Dans ce roman, Alexandre ne se marie pas alors que les autres récits anglais (plus tardifs. Voir http://www.lib.rochester.edu/camelot/Alexander/alexengbib.htm) s’accordent à lui faire épouser Roxane. Dans l’histoire universelle de Ranulf Higden (*Polychronicon*) postérieure elle aussi à notre manuscrit (compilée vers 1360), Candace n’est pas mentionnée. Alexandre devient le père de plusieurs enfants (liaison avec Thalestris, reine des Amazones, avec Cleofilis, reine des Indes et avec sa prisonnière Barsine).
Il n’est pas possible de dire à quel épisode notre vers fait allusion ni, par conséquent, de retrouver les lamentations évoquées. Plusieurs éditeurs ont avancé l’idée d’une allusion à Phyllis et Aristote.

[10] Strophe légèrement différente du Ms Digby 86 donnée aux vers 83-94.

		Je pourrais parler d'un millier de femmes Et pas une, assise ici en rang, Ne serait encline au mal. Elles sont humbles et tendres. Elles savent se protéger du déshonneur Derrière les murs de leur chambre. Elles sont ce qu'il y a de plus doux à éteindre Qui remplissent de joie les hommes qui les ont enlacés. Eh, oiseau, ne le sais-tu pas ? »
		La grive « Noble oiseau, est-ce vraiment de moi que tu parles ? J'ai partagé leurs chambres Et j'ai obtenu tout ce que je voulais. Elles se laissent aller au péché, en cachette, Contre une petite récompense Et par là même condamnent leurs âmes. Oiseau, il me semble que tu n'es pas honnête. Bien que tu parles avec mesure et complaisance, Tu ne dis que ce qui t'arrange. Je prends pour témoin Adam, Qui fut le premier de notre espèce : Il les trouva méprisables et mauvaises. »
		Le rossignol[11] « Grive, tu as perdu la raison Ou bien tu ne connais pas grand chose. Pour ainsi dénigrer les femmes. Elles offrent le plus doux des sentiments Et sont expertes en courtoisie. Rien n'est plus plaisant qu'elles. La plus grande joie d'un homme, ici-bas, C'est d'être choisi comme partenaire Et serré dans les bras. C'est une honte de blâmer les femmes A cause d'elles tu vas connaître le malheur : Je vais te bannir[12] d'ici. »

[11] La strophe est quasi identique aux vers 48-59. Je la conserve pour la logique de l'enchaînement.

Þe Þrostel cok		La grive
¶'Niȝtingale þou hast wrong,	95	« Rossignol, tu as tort.
As ich finde in mi song,		Comme le dit mon chant[13]
For ich hold wiþ þe riȝt.		Car je suis du côté de la vérité.
Y take witnisse of Wawain		Je prends pour témoin Sire Gauvain[14]
Þat Crist ȝaf miȝt & main		Auquel Jésus-Christ donna force
& trewest was of kniȝt.	100	Et vaillance au combat.
¶So wide so he hadde riden & gon		Aussi loin qu'il se rendit,
Fals fond he neuer non,		Il ne chercha qu'à être loyal,
Bi day no bi niȝt.		Jour et nuit. »
		Le rossignol
¶Foule, for þi fals mouþe,		« Oiseau, mauvaise langue.
Þine sawes schal be wide couþe,	105	Tes paroles seront largement rapportées,
Aliȝt whare þou aliȝt.		Perche-toi où tu le veux[15].
¶Ichaue leue to aliȝt here		C'est de plein droit que je suis ici
In orchard & in erbere ...		Au verger et au jardin
		Pour jeter mes trilles.
	110	Je n'ai jamais entendu de la bouche des dames
		Que délicatesse et courtoisie
		Et parler que de la joie qu'elles apportent.

[12] Au Moyen Age, le bannissement était une sanction très sévère. La littérature vieil-anglaise présente l'exil comme une expérience terrifiante de la solitude et de la désolation (voir *Beowulf*, *La Genèse* [vers 1021 et 1049-1053], *Christ & Satan* [vers 187], *The Wanderer* [vers 29-38], etc.

[13] Ce « mi song » est-il une allusion à la source utilisée par l'auteur ? Le Ms Digby 86 dit : «Voudrais-tu m'exiler parce que je suis du côté de la vérité ? »

[14] Gauvain, neveu du roi Arthur, est l'un des principaux et des plus anciens chevaliers de la Table Ronde. Il apparaît sous les traits de Gwalchmai comme l'un des six meilleurs hommes du roi dans le récit gallois *Culhwch ac Olwen* (fin XIe siècle). On le retrouve dans l'*Historia regnum Britanniae* rédigée aux alentours de 1136 par Geoffrey de Monmouth, traduite par le Normand Wace (1155) et l'Anglais La3amon (extrême fin XIIe siècle). Gauvain est célébré pour sa bravoure, ses prouesses sans faille au combat, sa générosité et sa loyauté. La3amon le qualifie de « Walwaine þan kene » (11608) [Gauvain le vaillant], « wæl-kempe » (11882) [guerrier indomptable]. Chez Chrétien de Troyes, il incarne également l'idéal de la chevalerie : « Savés de qui je vous veul dire ? / Chil qui des chevaliers fu sire / E qui seur tous fu renommés / Doit bien estre soleil clamés. / Pour monseigneur Gavain le di, / Que de lui est tout autressi / chevalerie enluminee » (*Le Chevalier au lion*, vers 2399-2405) [Savez-vous de qui je veux parler ? Celui qui était le seigneur des chevaliers, et qui avait une renommée supérieure à celle de tous les autres, mérite bien qu'on l'appelle 'le soleil'. Je veux dire par là monseigneur Gauvain, car la chevalerie est illuminée par lui exactement de la même façon. (Traduction de David Hult, Le Livre de Poche, 1994)]. Au cours du XIIIe siècle français, le personnage de Gauvain évolue moins positivement. Il devient un séducteur recherchant souvent les mondanités, ses aventures amoureuses se multiplient.
Parmi les chevaliers d'Arthur, c'est à Gauvain qu'est consacré le plus grand nombre de *romances* moyen-anglaises – loin devant Lancelot. La plupart des textes consacrés à ce guerrier formidable et ce champion de demoiselles sont cependant nettement postérieurs à notre manuscrit (http://www.lib.rochester.edu/camelot/gawmenu.htme). Des textes du début du XIVe siècle, sont parvenus jusqu'à nous *Ywain & Gawain* (vers 1350), une adaptation du *Chevalier au lion* de Chrétien de Troyes, et *Libeaus Desconus* (avant 1350) qui relate les aventures de Gingalain, le fils de Gauvain et d'une fée.
On s'attendrait, bien évidemment, à ce que Gauvain soit cité par le rossignol et non par la grive anti-féministe - même si la grive ne fait référence qu'aux prouesses sur le champ de bataille du chevalier.

[15] Le Ms Digby 86 dit plus logiquement « je te conseille vivement de t'envoler ».

		Elles décrivent des plaisirs sans fin. Ami, je te le dis, Elles sont portées à la volupté Oiseau, te voilà assis sur une branche de noisetier. Tu les as calomniées, tu vas le regretter, Je vais largement répéter tes jugements. »
		La grive « Ils sont largement partagés, je le sais bien. Répète-les à ceux qui ne les connaissent pas, Ils n'ont rien de nouveau. Oiseau, écoute-moi, Je vais te décrire leur nature : Tu ne sais rien d'elles. Pense à l'épouse de Constantin[16] Noir était en réalité son habit bigarré et vert, Combien amèrement, elle le regretta par la suite ! Elle nourrit un infirme dans sa chambre Et le cacha sous son couvre-lit : Vois, combien les femmes sont fidèles ! »
		Le rossignol « Grive, tu as tort ! Ainsi que je le dis toujours en chantant, Et ainsi que les hommes le savent partout, Elles sont, à l'ombre du bois, plus lumineuses

[16] Constantin (278-337) eut deux épouses : Minervina (mère de Constantina, Helena et Crispus) et Fausta (mère de Constantin, Constant et Constance) que l'empereur poussa au suicide car elle avait été responsable de l'exécution de Crispus. Parce que Constantin fut proclamé empereur par les légions de [Grande-]Bretagne à York le 25 juillet 306, les chroniqueurs anglais lui accordèrent tous une place de choix. Aldhelm (639-709) raconte comment la fondation de Constantinople fut commandée par rêve (*De Viginitate* en prose, chapitre 25). Bède (673-735) le mentionne dans son *Historia ecclesiastica gentis Anglorum* (livre I, chapitre 8 et livre V, chapitre 16), Nennius (IXe siècle), associe Constance au Pays de Galles dans son *Historia Brittonum* (chapitre 25), Cynewulf (IXe siècle) fit le récit de la vie d'Hélène et de la conversion au christianisme de Constantin (*Elene*). Les chroniqueurs du XIIe siècle reprirent la tradition qui faisait d'Hélène une princesse de [Grande-]Bretagne : chez Geoffrey de Monmouth, Constance Chlore épouse la fille du roi breton Coel et succède à son beau-père. Constantin monte ainsi sur le trône de [Grande-]Bretagne, sa bravoure remplit chacun d'admiration. Il quitte l'île britannique pour Rome afin de combattre le tyran Maxence et s'empare de la ville sainte. La3amon a développé l'épisode dans son *Brut*, 132 vers étant consacrés à Coel, Constance, Hélène et Constantin. Le plus riche légendier en anglais, *The South English Legendary* (contemporain de *La Légende dorée* de Jacques de Voragine [1230-1298]) relate la conversion de Constantin et l'invention de la Sainte Croix ainsi que la guérison miraculeuse de sa fille Constance sur le tombeau de sainte Agnès.
Aucun de ces textes ne mentionne l'épisode d'infidélité ici évoqué. L'habit vert de l'épouse était trompeur. La couleur verte symbolise normalement l'espérance, le renouveau du printemps et l'appel à la Vie par l'eau du baptême. A cette couleur rassurante et humaine s'oppose le noir de l'ombre et du mensonge.

	135	Que l'aube claire des jours de plein été. Si tu viens en cet endroit en ennemi, On t'enfermera dans une solide prison Où tu resteras. Les mensonges que tu as proférés, 140 Là tu les abandonneras Et ne connaîtras plus que la honte. »
		La grive « Rossignol, tu ne dis que ce qui t'arrange. Tu dis que les femmes me briseront. Qu'elles soient maudites ! 145 On trouve dans le Livre Saint Maints exemples d'hommes, autrefois fiers et vaillants, Dont elles causèrent la ruine. Pense au puissant Samson Et au grand tort que lui causa sa femme[17]. 150 Je sais qu'elle le vendit. Rien ne peut vous éloigner davantage des délices du Paradis, selon Jésus, Qu'un trésor mal acquis[18].
		Alors le rossignol répondit : 155 « Oiseau, ton discours est bien argumenté. Ecoute ce que je vais dire : La femme est une fleur qui vit longtemps, Que l'on admire en tout lieu, A la robe ravissante. 160 Il n'y a pas sur terre meilleur médecin, Aux pensées si bienveillantes, aux paroles si gentilles, Pour soigner les maux des hommes. Oiseau, tu affliges toutes mes pensées Mais tu ne l'emporteras pas avec ta perfidie. 165 N'en rajoute pas ! »

[17] Livre des Juges, chapitre 16.
[18] Matthieu, 6 : 19 ; Luc, 12 : 33-34.

.		La grive « Rossignol, tu n'es pas sensé. Tu mets un prix si élevé sur les femmes Que ton bénéfice sera maigre. Sur cent, il n'y en pas cinq – Aussi bien des jeunes filles que des épouses[19] – Qui soient sans tache Et qui n'apportent, partout, le malheur. Déshonorant les hommes. Ceci est bien connu. Et, bien que nous soyons assis pour débattre Des demoiselles et des dames, Tu ne verras jamais la vérité. »
		Le rossignol « Oh, oiseau ; ces paroles te discréditent. Qui fut à l'origine du renouveau de notre terre ? Une demoiselle douce et bonne. Elle mit au monde le Saint Enfant Qui naquit à Bethléem Et dompte tout ce qui est rebelle. Elle était exempte de péché et de défaut. En vérité, elle s'appelait Marie. Que le Christ la protège ! Oiseau, à cause de tes médisances Je te chasse de ce bosquet, Va t-en dans les champs ! »
		La grive « Rossignol, j'avais perdu la raison Ou bien je ne connaissais pas grand chose Pour m'opposer ainsi à toi. Je vois que je suis vaincue Par celle qui porta ce Fils Béni Qui souffrit de cinq blessures. Je jure, par son Saint Nom, De ne plus jamais dire du mal

[19] Le Moyen Age distingue trois états pour les femmes en se fondant sur la parabole du semeur (Mathieu, 13 : 3-9 & 18-23) : les vierges, les épouses et les veuves.

	200	Des jeunes filles ou des femmes. Je vais de mon plein gré quitter cet endroit. Peu m'importe où je vais aller : Je vais simplement partir. »